

LILIANE

CAILLAUD-CROIZAT

SOUVENIRS

Avant-propos

Liliane Caillaud-Croizat nous a quittés le lundi 14 mai 2018 à Saint-Saulge (Nièvre).

Fille de Denise et d'Ambroise Croizat, ministre du Travail et de la Sécurité sociale de 1945 à 1947, elle était une femme d'une grande humanité, une femme engagée dans les combats d'après-guerre et une militante des droits sociaux.

Avec Liliane et Pierre, son fils, la Fédération des travailleurs de la Métallurgie engagea le combat pour la reconnaissance du rôle essentiel que joua Ambroise Croizat dans la mise en place de la Sécurité sociale. Elle y avait porté toute son attention et son engagement, rappelant souvent la reconnaissance que portaient à son père les vieux travailleurs qui obtinrent, grâce à lui, une retraite enfin digne. Elle ne manquait jamais d'exprimer son opposition aux multiples remises en cause des conquises de la Sécurité Sociale.

Le 30 octobre 2012, elle avait fait part de ses souvenirs à Bruno et Nicole Guérard, en présence de son fils Pierre Caillaud-Croizat, à son domicile de Saint-Saulge. Vous retrouverez ici la retranscription de ce témoignage, reproduite avec leur autorisation.



IHS CGT Métallurgie

94 rue Jean-Pierre Timbaud 75011 Paris

01 53 36 86 38 | ihs.gas@free.fr | Juin 2018

Chapitre I

Il fallait cacher la femme
et la fille du député



Pendant la guerre, ma mère et moi, nous avons été obligées de partir de Paris. D'abord, le 7 octobre 1939, mon père est arrêté devant l'Assemblée nationale. Le procès commence début 1940. C'était un procès à huis clos. J'avais près de quatre ans. Cela a duré quatre ou cinq mois. On avait le droit d'être là. J'ai hurlé « Papa ! ». Le juge a demandé à la perturbatrice de sortir¹. Mon père, ainsi que les autres députés communistes, avaient pour avocat Marcel Willard, ainsi que d'autres avocats de renom². Ils ont tous été condamnés à cinq ans de prison, à une amende de 4 000 francs ainsi qu'à cinq ans de privation de leurs droits civils et politiques.

On allait voir ensemble nos pères à la Santé, avec nos mères. Il y avait aussi Guy Môquet, son frère Serge qui avait deux ans de moins, et d'autres. La rue Daguerre se trouvant proche de la Santé, notre domicile était devenu le passage obligé avant et après les visites à la prison. Au retour, nos mères rentraient rue Daguerre pour prendre un café. À l'occasion d'une tentative d'arrestation de la famille Môquet, Serge a eu tellement peur qu'il a attrapé une méningite foudroyante et qu'il en est mort. Pour échapper à l'arrestation, il avait été déguisé en petite fille. Je voyais Guy comme un amoureux. Il me faisait des mises en pli. Il disait : « Quand on sera grands, Liliane et moi, on se mariera. »

« Ils ont tous été condamnés à cinq ans de prison »

1. On peut retrouver des précisions sur le déroulement de ce procès et de ces événements dans Florimond Bonte, *Le chemin de l'honneur*, Éditions sociales, 1970.

2. Marcel Willard avait assuré la défense de Georgi Dimitrov, dans le procès de l'incendie du Reichstag. Lors du procès des députés communistes, à la fin de sa plaidoirie, Marcel Willard se retourne vers ceux-ci comme s'il craignait d'encourir quelque reproche sur un détail de son exposé. Le député Gaston Cornavin lance avec humour une boutade : « si après une telle plaidoirie, nous ne prenons pas le maximum, c'est à désespérer de la justice. » Anecdote relatée par Étienne Fajon, *Ma vie s'appelle Liberté*, éditions Robert Laffont, 1976.

Aidée par une amie, ma mère a d'abord dû travailler dans une usine de Puteaux. N'ayant pas expliqué pour quelles raisons elle se retrouvait seule, les femmes rigolaient en disant : « Son homme, il faut savoir le garder ». Ma mère ne répondait rien. Elles faisaient des collectes pour l'un ou l'autre qui était prisonnier. Elle donnait à ces collectes. La veille du jour où elle a dû partir pour se réfugier dans le Vaucluse, son amie qui l'avait aidée à trouver ce travail lui a dit qu'il lui fallait expliquer sa situation. Elle explique que son mari était un parlementaire emprisonné. Toutes les femmes de son atelier ont été très bouleversées et on fait une collecte pour qu'elle ait un peu d'argent pour partir.

Après l'exécution de Guy Môquet et des 26 autres internés de Châteaubriant, beaucoup de camarades se faisaient arrêter les uns après les autres. Le parti a cherché à faire partir tout le monde. Maman s'est mise en quête d'obtenir un certificat médical me concernant justifiant une autorisation de quitter Paris. S'adressant au commissaire de police du XIV^e arrondissement, pour faire établir ce papier, celui-ci lui répond : « Mais Madame qu'est-ce que vous faites encore ici ? » Nous avons donc dû quitter la zone occupée dans les meilleurs délais, aidées par le Parti.

Nous sommes d'abord allées à Valréas dans le Vaucluse où vivait ma tante Julie, la sœur d'Ambroise. Mais nous ne pouvions y rester. L'oncle disait : « Si ton père n'avait pas fait de la politique... ! » Quittant Valréas, nous sommes allées à Beaumes-de-Venise. Là, nous sommes restées un an ensemble avec les Billoux, une autre famille de député communiste. On a rejoint la famille chez laquelle étaient cachées Josette et sa fille Hélène. Josette Billoux était là en résidence

surveillée. Ma mère et Josette travaillaient toutes les deux dans une entreprise d'expédition de fruits. Josette faisait le secrétariat et ma mère faisait le dur travail de manutention des colis de fruits. Cela va durer jusqu'à ce que Josette soit arrêtée avec sa fille Hélène. Hélène avait trois ans de moins que moi.

Lors de son arrestation, bien qu'elle aurait pu s'enfuir par une porte donnant sur la cour, Josette Billoux s'est laissée arrêter. Sinon ce serait les gendarmes qui l'auraient été à sa place. En cas d'échec de l'arrestation, ils auraient pu être accusés de jouer double jeu. Ce jour-là, Maman n'était pas là. Comme je me mettais à pleurer, Josette me dit : « Mais non, ne pleure pas Liliane, on part en vacances. » Josette et sa fille sont allées dans des prisons d'Avignon. La Résistance du Vaucluse s'est arrangée pour les faire évader. Nous n'avons plus eu de nouvelles d'elles.

« Nous avons été obligées, nous aussi, de nous sauver »

Après, cela va se bousculer. À Beaumes-de-Venise, en 1942, j'étais allée un peu à l'école. Mais nous avons été obligées, nous aussi, de nous sauver. C'est nous qu'ils allaient aussi chercher. Peu de temps après, Maman a aussi été visée par un mandat d'arrestation.

Elle avait fait parfois des choses dangereuses. Le 11 novembre 1943, par exemple, il fallait fleurir le monument aux morts, en face de la mairie où étaient installés les Allemands. C'est ma mère qui s'en est occupée, avec la nièce d'Albin Durand. Une autre fois, les femmes s'étaient fait tirer dessus, quand elles étaient aux champs. J'y étais, accompagnant ma mère et d'autres femmes. On entendait fuser les balles au-dessus de nous. C'était à la suite d'une opération de Résistance, ils avaient abattu deux Allemands. Un détachement arrive là où on était en train de travailler. Ils étaient tellement furieux qu'ils se

sont mis à nous tirer dessus. Il y avait une petite colline, ce qui nous a permis d'échapper aux tirs.

Il faut dire que lorsque nos pères ont été libérés à Alger, ils se sont mis à parler à Radio-Alger. Ils lançaient des appels à saboter les trains, à lutter contre les Allemands. C'était alors après février 1943. Une fois, nous étions chez des gens organisés pour pouvoir entendre Radio-Alger, j'ai entendu mon père. On n'a jamais pu retrouver les cassettes. Je l'ai entendu une seule fois. Je suis devant la radio. Je reste liquéfiée. Je sais que c'est mon père. Autour de moi il y a des gens de Beaumes-de-Venise. Ce sont des amis. J'entends Papa appeler au sabotage. Puis il termine en disant : « J'embrasse bien ma fille Liliane et ma femme Denise. »

Le jour où elle aurait dû être arrêtée, Maman et moi, nous couchions chez une copine, une amie médecin qui était Russe blanche. Les gens qu'elle soignait lui apportaient des provisions. Ce jour-là, elle nous fait venir chez elle pour manger, puis elle nous retient à coucher. Le lendemain, la fille de la voisine est venue nous prévenir en vélo, nous disant que les gendarmes étaient devant notre porte. Elle nous dit : « Ne bougez pas. » Nous ne sommes pas revenues à la maison. Pour me faire partir dans une autre cachette, une dame, Pauline Blanc m'a emmenée sur le porte bagage de son vélo, déguisée avec un petit foulard. Le soir, à minuit, à cause du couvre-feu, ma mère nous a rejoints à pied, à Aubignan, à travers bois, pour éviter de passer devant la gendarmerie. À la sortie du bois, pour trouver le lieu où elle allait, dans la nuit, sans aucun éclairage, les gens chez qui elle se rendait et qui avaient une devanture de commerce, avaient laissé un trou dans la devanture laissant passer la lumière pour qu'elle l'aperçoive.

De là, on a d'abord été à Carpentras. Les camarades nous y ont offert un premier refuge. Mais Maman et moi étions séparées, moi dans une première famille de paysans et maman dans une autre. Pour moi, l'acclimatation à ce qu'il fallait manger était plutôt rude, j'étais souvent malade et Maman était malheureuse d'être séparée de moi. Albin Durand, le chef de la Résistance s'étant inquiété de la façon dont nous étions installées et ayant constaté que cela n'allait pas bien, a proposé alors de nous installer dans sa propre famille, chez ses neveux, les Varenne, à Gigondas. C'était aussi des paysans.

Nous cacher n'était pas sans problème. Il a fallu changer de papiers. Maman était madame Chabert. Et je devais l'appeler Tata. Mon nom, je ne le sais plus. De plus, pour aller manger, et le jour, nous allions chez les Varenne. Mais la nuit, pour dormir, nous vivions dans une chambre qui appartenait à une boucherie située en face. Quand il pleuvait, il pleuvait dans notre lit. Il fallait le déplacer. Une dame habitant en face de cette chambre nous apportait du lait.

« Maman était madame Chabert. Et je devais l'appeler Tata »

Un jour, cette dame qui apportait le lait nous dit : « Ma petite nièce que je viens d'héberger allait à l'école avec votre nièce (c'était moi) à Beaumes-de-Venise. Elle sait que votre nom ce n'est pas votre nom ». Le lendemain, cette dame dit : « vous avez changé de nom. Vous êtes recherchées. » Ils ont fait jurer leur nièce de dire qu'elle ne connaissait pas Liliane Croizat. Là, les gens ont eu peur.

Enfin, il y a eu un drame, une descente de milice et des Allemands chez leur oncle, Albin Durand. Il était le chef local de la Résistance. Il avait été dénoncé par des pharmaciens. Lors de cette descente, il est tué avec Antoine Diouf, qui était à son service. Ils emmènent les femmes à

la prison d'Avignon et ils font sauter la maison. Tout cela s'est passé sans qu'il n'ait rien révélé sur la présence de l'épouse et de la fille Croizat, cachées par sa famille. Il a payé de sa vie pour que nous ne soyons finalement pas inquiétées, alors que nous étions chez ses neveux, les Varenne. Albin Durand était quelqu'un d'extraordinaire. C'est lui qui nous avait changé nos papiers. Il avait pris ses précautions et les papiers de ma mère n'étaient plus chez eux.

À Gigondas, où nous sommes restées jusqu'à la fin de la guerre. Maman faisait sans cesse diverses choses pour s'employer. Elle travaillait dans les terres, dans des cultures de petit-pois ou à ramasser les olives. Nous avons été chez une famille extraordinaire, avec des gens ne profitant pas d'elle.



Albin Durand

À Gigondas, chez ces gens extraordinaires, on était bien. Mais depuis la mort d'Albin Durand, il fallait se méfier. On avait peur qu'ils fassent des recherches dans la famille. Le jour on allait à travers bois dans la famille pour manger et Maman pour travailler, et le soir on allait coucher dans un autre lieu, en repassant à travers ce bois. Un jour, à la fin, en traversant ainsi, je vois les gendarmes qui étaient dans le bois. Je dis : « Maman ce sont les gendarmes ! – tu es folle. » Arrivées dans la famille qui nous cachait, Maman demande si on peut rentrer. On lui répond : « oui ! Vous pouvez rentrer, les gendarmes sont passés dans la Résistance. »

Un temps, on m'a laissée toute seule à Gigondas, tandis que Maman retournait travailler à Carpentras. Un jour, elle décide de venir me voir, en empruntant un vélo. Au moment où elle doit partir, elle a un coup de blues. Les gens lui disent : « vous n'êtes pas bien à Carpentras ? »

Elle ne répond rien. Les gens lui disent : « Laissez votre vélo et restez là. » On est restées. Les gens de la Résistance de la Zone apportaient des petites choses pour moi. Ceux qui nous aidaient, c'était la Résistance locale du Vaucluse. Ils étaient tous des camarades.

À la Libération, je suis redescendue sur les lieux. J'ai expliqué que je remerciais la Résistance du Vaucluse parce qu'on leur devait la vie et qu'ils avaient eu un dévouement extraordinaire. Je leur ai demandé pourquoi ils avaient fait tout cela. Ils ont répondu : « C'était normal. On a fait ce qu'on devait. » À la Libération, les femmes de la famille Durand sont sorties de prison. On leur a donné un fusil pour qu'elles puissent tuer leurs dénonciateurs. Madame Durand a dit : « Non ! Je ne veux pas être un assassin. Je veux un procès. » Je suis encore allée à Gigondas, il y a deux ans, revoir ce couple. Lui est décédé. Ils étaient alors un couple jeune. Ils s'étaient mariés juste avant la guerre. Leur fille m'a demandé d'écrire tout cela.

« C'était normal. On a fait ce qu'on devait »

Les retrouvailles

Entre nous et mon père, il n'y avait plus d'adresse, plus de nouvelles, des deux côtés. Et à Paris, plus personne ne savait où nous étions, sauf une camarade du Secours Rouge, qui est devenu plus tard le Secours populaire. Elle s'appelait Florence Dozières. Par la suite, je l'appelais Marraïne. Elle a fait une chose extraordinaire. Elle est venue payer nos loyers à ses risques et périls, pendant toute la guerre, de 1942 à la Libération.

Quand Papa revient, il retrouve l'appartement vide. Rue Daguerre où nous habitions, il n'y avait plus de meubles. Ils étaient tous dans un hôtel. À la fin du procès, on les avait fait partir, pour éviter qu'ils ne nous prennent tout, à cause de l'amende à laquelle il avait été

condamné. Et il ne sait pas où nous sommes. Un jour, il fait une réunion publique dans le quartier. Ils veulent honorer la mémoire de Raymond Losserand, qui avait été conseiller municipal avec lui et qui avait été fusillé. Il demande qu'il y ait une rue à son nom. Ce jour-là, cette fameuse dame, inconnue de lui, qui payait nos loyers à notre place, arrive à la tribune, avec une petite carte sur laquelle elle avait écrit : « Je sais où sont ta femme et ta fille. » C'est alors qu'il demande l'accord du Gouvernement provisoire pour venir nous retrouver. Vu ses positions près de de Gaulle, il ne pouvait pas partir sans un laissez-passer.

Voilà comment cela s'est passé du côté de mon père. Du côté de ma mère, après le retour de mon père d'Algérie, il n'a pas été possible de se retrouver tout de suite. Il y a eu le débarquement allié en Provence. Maman et moi, on ne sait plus alors où on en est. Maman a dit : « On ne sait pas ce qu'il est devenu. » Elle me dit : « Maintenant tu peux m'appeler Maman. » Un jour, elle part avec des camarades de la Résistance à Marseille, avec des gens armés de fusils de chaque côté du véhicule. Il y avait encore des Allemands qui traînaient ici ou là. À Marseille, on lui dit que personne ne sait où est son mari. On lui dit le lendemain : « Tu prends demain l'avion pour Paris. » Mais le lendemain, on lui dit que l'avion est un avion militaire qui est déjà trop chargé et qu'elle peut prendre celui du lendemain, vu « qu'elle n'a pas vu son mari depuis des années, elle peut attendre un jour de plus. » Elle reste donc un jour de plus.

Le lendemain, des hommes arrivent de Paris. Elle a vu son mari, mais elle est tellement suffoquée qu'elle ne peut pas réaliser. Elle retourne éplucher les patates... cela se passait au siège du Parti de Marseille où il y avait une cantine et où elle s'était mise à donner un coup de main. Lui s'approche d'elle et lui tape sur le bras par derrière.

« C'est moi. Je suis ton mari. » Là, elle le reconnaît. Ils vont rester ensemble et passer la nuit à se parler. J'avais entendu ma mère dire : « Qu'est-ce qu'on va se dire quand on va se retrouver ? » Il lui demande : « Qu'est-ce que tu as fait ? » Est-ce qu'elle l'avait trompé ? Maman avait été d'une hauteur morale exemplaire. Ce fut très dur pour elle. Il avait besoin de savoir... Il l'a crue totalement.

Alors Maman lui dit : « On va rentrer à Paris. » Il répond : « Non, je veux revoir ma fille. » De Marseille, ils viennent alors à Gigondas me chercher. Maman aurait préféré qu'ils rentrent tous les deux à Paris. Ce qu'on peut comprendre. Le lendemain, je suis en train de me balancer tout simplement sur une balançoire, dans la propriété des amis où elle m'avait laissée en descendant à Marseille. À leur arrivée, elle dit à mon père : « Je sors d'abord... avec sa maladie de cœur... ! » Elle vient vers moi et me demande si je serais contente si mon papa était là. C'est là qu'il sort de la voiture.

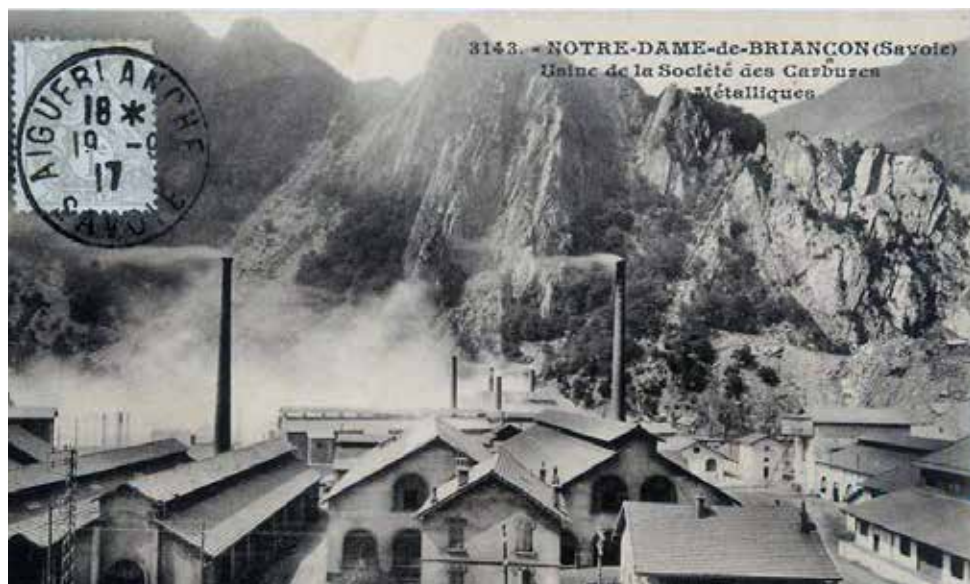
« J'avais à peine 9 ans et je ne l'avais pas vu depuis l'âge de 4 ans »

C'était la fin de l'été, de belles semaines de septembre. C'était un pays très beau. J'avais à peine 9 ans et je ne l'avais pas vu depuis l'âge de 4 ans à la Santé. Maman avait 32 ans et Papa, 43. Nous sommes repartis tous les trois, à Paris, rue Daguerre.

Des relations très tendres entre un père et sa fille

J'ai donc retrouvé Papa vers les neuf ans. C'était un homme extraordinaire. Il était quelqu'un de toujours tellement pris, mais qui était toujours capable de me réserver du temps. Quand il rentrait, il étalait le journal *L'Humanité* et le journal *Ce Soir* et me parlait des événements de la journée. Il me parlait du Bénélux, de la sécurité sociale, bien sûr. Il me montrait l'avancée des troupes révolutionnaires chinoises, gui-

dées par Mao-Tsé-Toung. C'était avec beaucoup de compréhension sur ma façon de saisir les choses. Il était très tolérant. J'ai eu des parents très évolués. Mon grand-père, lui, était mort l'année où je suis née. Il était aussi un personnage qui avait beaucoup compté pour mon père. Originaire d'une famille bourgeoise de Savoie, il la quitta à 20 ans, en désaccord avec ses parents. Il n'avait pas fait d'études, bien que sa mère était une institutrice. Il s'était mis à travailler dans la métallurgie. Ayant épousé une italienne, il eut trois enfants. À Notre-Dame-de-Briançon, il déclenche très vite, en 1906, une grève aux usines de Carbures Métalliques dans laquelle il est ferblantier. Il fréquente les socialistes et les anarchistes. Suite à cette grève, il doit quitter Notre-Dame-de-Briançon.



Société des Carbures Métalliques, Notre-Dame-de-Briançon

© DR

Signes d'affection et leur crainte pour ma santé

De retour à Paris, on avait donc un appartement d'à peu près 50 m², rue Daguerre, dans le XIV^e arrondissement de Paris. On avait gardé la location de la rue Daguerre, bien qu'à la Mairie, on ait essayé de nous prendre notre appartement. C'était un appartement privé, pas un HLM.

En 1936, mes parents étaient venus élire domicile rue Daguerre quand le parti présente mon père à la députation de ce quartier. Plus tard, après sa mort, nous avons été obligés d'acheter cet appartement. L'immeuble a fait l'objet d'une vente par appartements. Le Parti a avancé l'argent. Ma mère l'a ensuite remboursé, mois par mois.

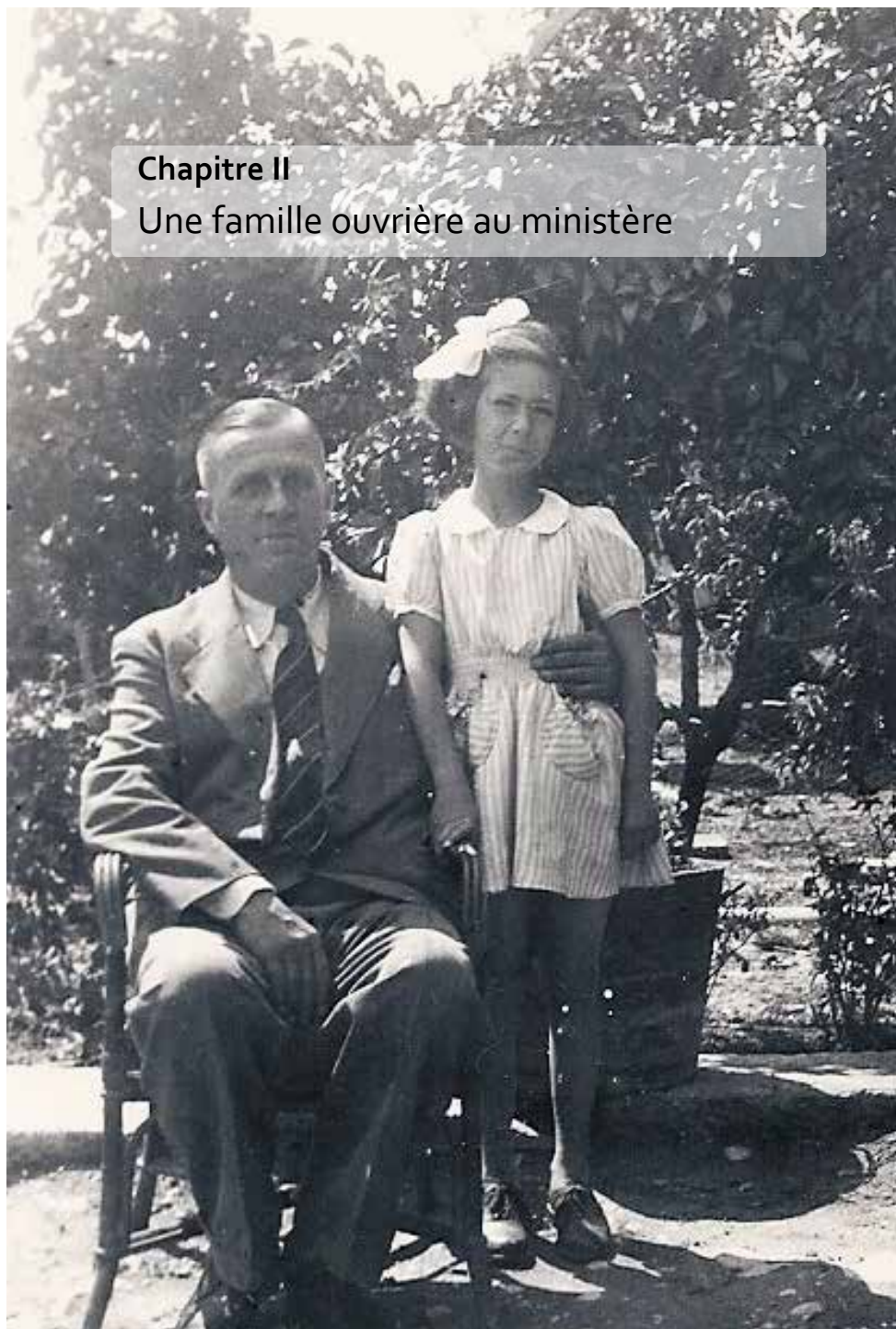
Rue Daguerre, il y avait une table qui était dans ma chambre. Papa travaillait dans ma chambre. Je dormais quand même. Il était très délicat. Un jour, il m'avait promis qu'il viendrait me dire bonsoir à son retour. J'étais un peu déshabillée. Il a appelé Maman pour qu'elle vienne me rhabiller, pour qu'il puisse m'embrasser.

En rentrant d'Alger, ils ont été très inquiets. J'avais une grave maladie cardiaque. On leur avait dit que je ne vivrai pas au-delà de l'âge de la formation. Ils ont eu une inquiétude par rapport à la maladie bleue. Ils m'ont ramenée plein de cadeaux, une poupée et des médicaments pour donner de l'énergie. À ce moment, c'était de l'extrait de foie de morue qu'on donnait aux enfants pour les fortifier. Avant d'aller au Parlement, il m'emmenait en métro à la polyclinique des Bluets qui était celle de la métallurgie. C'était lui qui m'emmenait et pas ma mère et il venait me rechercher.

Une année, il avait prévu Noël. Ils avaient très peur. Ils croyaient que je ne serais plus là à Noël. Il m'avait fait venir mon cadeau en septembre.

Chapitre II

Une famille ouvrière au ministère



Le 21 novembre 1945, Papa est nommé ministre du gouvernement. Les journalistes arrivent à la maison. On leur dit que Maman est au lavoir de la rue Daguerre¹. Pour la prendre en photo, ils la trouvent au lavoir, les mains sortant à peine de l'eau glacée. C'était quelque chose, une femme de ministre avec un ballot de linge, une planche à laver et les mains bleuies par la température de l'eau.

Quand Papa nous annonce qu'il va être ministre. Maman dit : « Cela ne changera rien... - Si... répondit Papa, on va aller vivre au ministère du Travail. » Elle aurait préféré rester rue Daguerre. Elle allait devoir vivre avec une femme de chambre et un majordome... On a cependant gardé la location de la rue Daguerre, parce que mon père pouvait ne plus être ministre du jour au lendemain. Le ministère, cela a été très dur pour Maman. Il lui a fallu s'habituer au protocole. Papa ça ne le gênait pas. Il n'était gêné nulle part. Ayant milité face à beaucoup de patrons, on ne le faisait pas taire. Sa force était là et en ce qu'il croyait, lui.

Souvenirs de la vie au ministère, rue de Grenelle

Nous étions au premier étage du ministère, là où il y a les salles de réception. J'ai appris à aller sur un vélo, là-dedans... dans les salons. Il y avait une grande salle... C'était une grande salle d'entrée avec un piano. Quand Maman recevait des personnalités, c'était là qu'elle le faisait. Elle n'aimait pas. Au moment de la Sécurité sociale, Papa recevait des tas de gens. Il lui disait : « tu recevras les gens. Je viendrai après. »

Il y avait la femme de chambre, le maître d'hôtel, Eugène le majordome. À table, Maman devait s'asseoir en dernier. C'était le protocole. Mon père aussi. Il fallait qu'ils attendent que tout le monde soit assis. Moi j'étais au bout de table. Papa disait : « Mesdames, Messieurs, vous

3. Il jouxtait le marché couvert et a été détruit par l'agrandissement de ce dernier.

remarquerez qu'il y a une petite fille. C'est ma fille. Ma petite fille a subi la guerre et cette situation nous a séparés de longues années. Elle pourra profiter de toutes les choses de bien qui se passent ici. Ensuite, elle pourra sortir de table. » Après ces réceptions, en général, il revenait très tard le soir.

Il me faisait emmener à l'école en voiture et ramener le soir, également en voiture, avec le chauffeur. Le midi, je mangeais chez une copine pour ne pas faire trop de frais. J'étais restée dans la même école que lorsque nous habitions rue Daguerre. Je m'en voyais parce que j'avais beaucoup manqué dans ma scolarité, deux ou trois ans.



La rue Daguerre au croisement de l'avenue du Maine © DR

Un jour, il a fait venir la classe dans le ministère, disant : « Il faut que les enfants profitent aussi des ors de la République. » Il m'est resté une photo de ma classe dans la grande salle du ministère.

La cuisine était au-delà de cette grande salle. On mangeait dans une deuxième salle, avec quatre places autour de la table. C'était un petit salon. Maman faisait la cuisine, bien qu'elle soit la femme du ministre. Mais Eugène le majordome aidait beaucoup. Et pour les réceptions, on demandait des préparations de l'extérieur. À ce moment-là, tout le monde subissait le rationnement alimentaire et mangeait avec des tickets qui étaient accordés. Nous aussi nous mangions avec ces tickets.

Le chef du protocole organisait les repas, la vaisselle dont on se servait. C'était de la vaisselle ancienne. Mon père a exigé un inventaire, avant son entrée et après son départ. Ce petit salon où l'on mangeait était aussi ma chambre. Et ensuite, à côté, il y avait la chambre des parents. Enfin, c'était la première fois que l'on avait une salle de bain.

**« C'était la première fois
que l'on avait une salle
de bain »**

Les bureaux du ministère étaient à l'étage en-dessous, au rez-de-chaussée et autour de la cour. Papa avait, en bas, un énorme bureau. Je rentrais là. Les membres de son entourage qui étaient souvent des amis, m'embrassaient. Il a évidemment choisi les membres de son cabinet, dont l'avocat Marcel Willard et sa femme Germaine, Monsieur Servin, un ancien préfet, au second gouvernement, Le Quéré, Lamour, le directeur de cabinet, son secrétaire d'État, Marius Patinaud⁴. Dans le cabinet, il y avait aussi des camarades des syndicats,

4. Pour la nomination de Marius Patinaud, Bernard Auffray, dans son ouvrage *Sur mon chemin, j'ai rencontré...*, éditions Klincksieck, 1979, explique que celui-ci a été désigné par le PCF, « pour resserrer les boulons ». Il aurait craint que Croizat n'ait pas eu assez de poigne pour cornaquer le petit monde du ministère. Cela n'affectait en rien la fraternité de la relation des deux hommes.

Georges Briquet et Henri Jourdain, des métallos et Henri Raynaud, des PTT, par exemple. J'allais leur dire bonjour dans leurs bureaux. Ils me faisaient la bise. Ils me parlaient. Ils étaient très gentils. Il y en avait toujours un qui perdait deux ou trois minutes avec moi.

Eugène

Il y avait un deuxième étage où logeait Eugène, le majordome, et où il y avait aussi des chambres. Au départ, avant l'arrivée de Papa, Eugène n'avait pas de jour fixe de congé. À son arrivée, Papa lui dit : « Eugène de quel jour de congé, vous voulez disposer dans la semaine ? – Monsieur le ministre, c'est comme vous voudrez. C'est en fonction de vos besoins – Mais comment ça ? – Eugène dit : « Ça m'arrangerait le dimanche, car j'aimerais aller à la messe le dimanche matin. » Il était marié depuis peu et très croyant. « Dans ce cas-là vous prendrez toute la journée du dimanche. » Eugène était ravi et c'était pour cela que le père Croizat faisait l'aspirateur le dimanche soir. Eugène au ministère avait congé le dimanche. Ce soir-là, Papa passait l'aspirateur et demandait à maman de faire la vaisselle. Ils faisaient cela pour que le lundi matin, Eugène ait moins de travail. Papa ne craignait pas les petites tâches de la vie courante. Rue Daguerre, il lui arrivait d'aller porter la poubelle. Ou bien si Maman rentrait en retard, ça lui arrivait de nous faire à manger. Sa spécialité était le rizotto.

Bernard Auffray n'est pas communiste. Recommandé par Alexandre Parodi, prédécesseur de Croizat au ministère du Travail, il est nommé par Croizat responsable de l'Office des Migrations Internationales. Son témoignage est d'une grande richesse. Lors des négociations sur les accords d'émigration en Italie, il parle de Denise Croizat et dit : « Madame Croizat, qui était du voyage, fut également fêtée. C'était une femme simple, intelligente, dévouée à son mari et qui montrait la même sérénité tranquille au milieu des honneurs prodigués à son ménage que celle dont elle fit preuve quand elle reprit une vie plus humble et laborieuse. Certes, derrière elle, les belles et élégantes dames se moquaient un peu, mais devant elle, ce n'était que courbettes et manifestations de respect ».

Au ministère, le matin, avant d'aller à l'école, j'allais dire au revoir à Eugène. Il me faisait la bise. Papa arrive un jour à ce moment-là. Eugène dit : « Oh ! Excusez-moi, Monsieur le ministre. Réponse de Croizat : « Mais Eugène, ça ne pose aucun problème. »

Eugène n'avait pas les opinions de Papa, sans que cela n'ait aucune conséquence relationnelle avec Papa. Papa était allé voir dans quelles conditions il était logé, sous les combles, au ministère. C'était à la limite de l'insalubrité. Ils vont alors lui installer trois pièces, à l'étage au-dessus, au second étage, une chambre, une douche et une petite pièce. Cela, Eugène ne l'a jamais oublié. Après le renvoi du ministère, Eugène a continué à venir le voir rue Daguerre. Ensuite après sa mort, il a continué à entretenir des relations avec ma mère, lui écrivant de temps en temps.

Papa avait au contraire des problèmes avec la femme de ménage parce qu'elle était très anticommuniste. La femme de ménage a dit qu'elle ne pouvait pas rester travailler avec des communistes. Il lui a demandé si elle voulait aller travailler ailleurs, dans un autre emploi au ministère. C'est ce qui s'est fait au bout d'un certain temps. Comme elle était seule, avec des enfants, quand il y avait des déblocages de provisions pour les réceptions, ma mère leur donnait quelque chose, à elle puis à sa remplaçante.

Un papa très travailleur

Quand il devait faire un discours, il le prononçait la veille, devant sa femme et sa fille. Il rédigeait lui-même ses discours et il les relisait donc à haute voix. Il était très attentif à la forme parfaite, aux liaisons dans la prononciation. Pour rédiger tout cela, il travaillait énormément jusqu'à 16, 17, ou 18 heures par jour. Au ministère ou rue Daguerre, il n'avait jamais fini. En outre, il était capable, disaient ses camarades, de préparer un discours sur un ticket de métro.



Mais par ailleurs, quand il se présentait à un rendez-vous de mandat ou à une réunion politique, il fallait qu'il soit prêt à intervenir. Il fallait qu'il se débrouille et de toute façon il était bon orateur. Et en allant dans une inauguration, une usine ou une ville en province, il demandait toujours ce qui se passait dans le coin. En outre, les gens demandaient presque toujours le discours ; il fallait qu'il soit tapé. Au ministère, il avait une excellente secrétaire, Monique et aussi à la fédération des métaux, Yvonne.

Pour tenir avec toute cette activité, il lui fallait sa drogue, les cigarettes. J'allais les lui acheter, parfois à 10 heures du soir, au tabac du quartier qui était ouvert jusque tard dans la nuit. Quand il était rue Lafayette, à ses fonctions de secrétaire général de la Fédération de la métallurgie, et qu'il rentrait le soir, il travaillait beaucoup à la maison.

Les inaugurations

En tant que ministre, il va visiter les caisses de sécurité sociale qui s'ouvrent. On ne peut pas imaginer comment elles ont commencé. En inaugurant encore aujourd'hui, récemment, des rues au nom de Papa, nous avons rencontré un vieux monsieur de 90 ans, un syndicaliste. Il nous a raconté qu'ils étaient installés dans des locaux de fortune, quelques fois prêtés par des unions locales de la CGT, ou construits des mains mêmes des militants, sur leurs temps de repos. Ensuite, on leur demandait de faire les fichiers bénévolement. Les premières fois que les gens ont touché les remboursements, ils ne comprenaient pas. Il y avait comme une sorte d'inquiétude pour ces gens qui étaient remboursés pour la première fois. Ils se disaient : « ce n'est pas possible ! »

La vie publique de Maman

Maman allait à ces inaugurations. Elle suivait mon père. Il voulait qu'elle aille avec lui. Souvent il y avait un repas. En général, c'était dans les mairies, souvent dans des communes communistes. Le dimanche, il y avait des rencontres avec les vieux travailleurs. J'ai retrouvé une photo de ces rencontres, il y avait mon grand-père maternel qui était venu du Doubs à ce moment-là. On y allait tous. Ma mère le suivait partout. Elle n'avait pas eu de scolarité. À 12 ans, elle était déjà sur un tour, chez Peugeot. Une année, un premier mai, il avait été annoncé que ceux qui ne travailleraient pas seraient licenciés. Elle défile en tête du cortège. Elle a été licenciée. Le vendredi suivant ce premier mai, elle part à Paris. Le lundi, elle était bonne à tout faire. Dans le Doubs,

Maman était secrétaire du syndicat. Elle avait onze ans de moins que lui.

Avec son arrivée, il n'allait plus manger avec ses copains. Un des copains, plus culotté que les autres, est venu voir le pot-au-feu qu'il avait depuis quelques jours. Ce copain se fait ouvrir. Lui n'était pas là. Elle reçoit le copain chez Monsieur Croizat... ils lui ont fait des gorges chaudes. Le pot-au-feu est joli.

« Elle défile en tête du cortège. Elle a été licenciée »

Maman était coquette, soignée. Elle ne serait jamais descendue dans la rue sans être maquillée, arrangée et habillée. On m'a assez dit : « Tiens-toi bien, il ne faut pas

faire honte à ton père. Court pas les garçons... » Pour s'habiller, elle avait des robes qu'elle achetait comme elle pouvait. En fait, on avait des amis italiens, rue Daguerre, habitant en face, dont une femme qui était couturière. Elle lui faisait ses robes. Elle avait toujours quelque chose de coquet.

Au début, Maman avait eu très peur de certaines manifestations publiques. On y recevait souvent des grands bourgeois ou des personnalités importantes étrangères. Certains disaient à Maman : « on ne va pas trop boire, il faut pouvoir rentrer. » Mais certains, à la fin du repas, ne se tenaient plus du tout. Elle a dit un jour : « cette grande bourgeoisie, j'ai beaucoup moins peur d'elle. »

Le voyage en Italie

Il y a eu le voyage en Italie, pour aller négocier et signer les accords d'immigration avec ce pays. Ils ne m'avaient pas emmenée. J'étais restée toute seule, gardée par le majordome.

C'est là qu'est survenue, pour ma mère, cette histoire d'aller voir le Pape. Avant de partir, Papa a demandé au Quai d'Orsay si cela ne gênerait pas la France, s'il n'y allait pas. Il faut dire plutôt qu'il ne le souhaitait pas. Mais on avait ajouté que sa femme pouvait y aller. Mon père était d'origine catholique, ma mère d'origine protestante. Ils n'étaient pas mariés à l'église. Ma grand-mère paternelle était très religieuse, d'origine italienne. Mais mon grand-père pas du tout. Mon père avait été baptisé mais avait refusé de faire sa communion. Il suivait son père.

Durant ce voyage en Italie, cependant, l'événement est survenu suite à une invitation de l'épouse de l'ambassadeur de France qui lui dit : « Je peux vous organiser une visite avec le Pape. » Ma mère est donc allée voir le Pape. Elle y est allée avec une certaine cousine italienne que Papa ne connaissait même pas, mais qui s'était imposée, d'abord,



à une réception, et dont il n'a su qu'après que quelqu'un était venu, se présentant comme de la famille de M. Croizat. Par la suite, on n'a plus jamais entendu parler de cette cousine.

Étant donc allée avec cette personne, elles sont revenues avec un paquet de médailles bénies par le Pape, qui ont ensuite été données dans le quartier qui était plein de voisins d'origine italienne, en particulier dans l'immeuble situé en face de chez nous rue Daguerre. Ayant parlé de cette visite, Maman avait fait une distribution généreuse aux gens qui avaient demandé à avoir de ces médailles. Les jours suivants, mon père voyait des gens qui le remerciaient pour les médailles. Cela avait fait toute une histoire.

S'il y avait une chose à ne pas dire, Maman avait toujours eu le droit de s'arranger pour le dire tout de même. Un jour, dans une réception, il y avait des policiers. Elle a trouvé le moyen de leur dire : « Maintenant vous faites des platitudes. Mais s'il fallait le mettre en prison demain, vous le feriez. »

Le vélo

Papa visite un jour un salon de l'industrie automobile et se trouve au stand Peugeot. On lui présente les nouveautés. Quand il voit un vélo qui y est exposé, il dit dans une phrase dont il n'imagine pas les conséquences : « Tiens il ferait bien pour ma fille. » C'était une remarque spontanée de père de famille. Le lendemain, il reçoit le vélo au ministère. Il est surpris. Ce n'était pas ce qu'il avait recherché en admirant ce vélo. Il fait dire au responsable du stand Peugeot qu'il n'accepte pas de cadeau : « Ou je paye le vélo, ou vous venez le chercher. » Bien sûr le responsable n'a pas envoyé de facture et n'est pas venu chercher le vélo. Le vélo a été revendu aux puces de Saint-Ouen.

J'ai toujours été étonnée qu'il n'ait jamais eu la Légion d'honneur. Mais cela révèle son caractère. Alors qu'il était ministre, il est proposé. Mais il n'a envoyé, comme noms de parrains, que des gens qui étaient des ouvriers. Du coup la démarche n'a jamais abouti. Pour lui, les honneurs c'était difficile. Il se fichait des marques de distinction. Quand il est mort, son corps est resté une semaine rue Jean-Pierre Timbaud, au siège des métallos. Au dernier moment, il a été proposé que la garde mobile lui rende les honneurs. La préfecture de police était proposée. Un policier vient me voir rue Daguerre pour nous demander si nous acceptions que son corps y soit exposé. Je l'ai regardé étonnée et je lui ai fait comprendre que nous n'avions pas l'intention d'intervenir en ce sens.

**« Je vous donne
24 heures pour débarrasser vos affaires »**

La réception de l'ancien patron de Maman au ministère

Un jour, Papa reçoit M. Tuloup, l'ancien patron de ma mère dans le Doubs, celui qui l'avait licenciée pour avoir été en tête du défilé du 1^{er} mai. Il vient voir mon père parce qu'il a des problèmes avec son personnel. Il lui raconte des histoires pas possibles. Il a besoin de voir le ministre du Travail pour pouvoir continuer à travailler avec son personnel. Dans la rencontre, Papa lui dit : « Vous avez connu ma femme. » et il l'invite à l'apéritif à l'étage, après avoir prévenu Maman qu'il viendrait avec M. Tuloup. Il était venu avec sa fille. Maman, petite, avait été amie avec cette fille Tuloup, Odette, et d'ailleurs elles ont continué à être amies par la suite, Odette Tuloup habitant Paris. Il faut dire aussi que toute la famille de Maman travaillait chez les Tuloup, même mon grand-père comme cela se faisait alors. Au cours de l'apéritif, Maman dit à M. Tuloup : « Est-ce que vous vous rappelez de moi. Vous m'avez licenciée pour le 1^{er} mai. » La rencontre s'est assez bien passée. Ils ont

discuté. Papa lui a expliqué ce qu'il fallait faire pour avancer. Papa pensait que l'on pouvait aussi essayer de discuter avec le patron. Non pas pour se laisser avoir, mais il essayait de voir comment M. Tuloup pourrait faire pour améliorer les conditions de travail... mettre tant de douches pour tant d'ouvriers... Papa avait été cosignataire des accords Matignon en 1936. Il savait qu'on l'on pouvait avancer en discutant.

Papa et Daniel Mayer, son successeur de décembre 46

Lors du changement de gouvernement de décembre 1946, le nouveau ministre du travail M. Mayer arrive avec des huissiers et lui dit : « M. Croizat, je vous donne 24 heures pour débarrasser vos affaires et me laisser le champ libre. » Pensant que les communistes allaient cependant bientôt revenir, il lui répond « M. Mayer, au revoir, à bientôt. ». À son retour, un mois plus tard, Papa le reçoit en lui disant : « M. Mayer : Prenez votre temps, Monsieur le ministre. » Mon père avait de l'humour et beaucoup de tolérance. Papa pouvait être drôle.

Papa et de Gaulle

Après la guerre, des gens pensaient que des Daladier et des Reynaud n'auraient pas dû être à nouveau admis à des fonctions parlementaires. Ils avaient collaboré. Ces gens avaient été assez moches. Ils n'avaient même pas eu le courage de venir déposer au procès des députés communistes. Les communistes ont dû accepter beaucoup de choses, contraints et forcés. Mais mon père pensait qu'il fallait un concordat, qu'il ne fallait pas tout détruire, qu'il ne fallait pas se venger. Et pourtant, lui et ses camarades députés du chemin de l'honneur, ils avaient passé des années en prison à cause d'eux. De Gaulle et lui n'ont pas voulu être des revanchards.

Même s'il n'était pas d'accord sur beaucoup de choses avec de Gaulle, ils avaient des relations de respect. Celui-ci n'aurait pas accepté de travailler avec des communistes s'il n'y avait pas été obligé et s'il n'avait pas eu du respect pour eux. De Gaulle n'aimait pas les communistes, mais il les savait courageux et honnêtes. S'il avait pu se passer d'eux, il l'aurait fait volontiers, mais il n'avait pas le choix.

Lors de la formation du gouvernement de novembre 1945, il y a eu une discussion sur l'appellation du ministère donné à Papa. De Gaulle voulait lui donner le Travail tout seul. Papa lui a dit « Non, c'est le travail et la prévention, sinon je ne prends pas. » De Gaulle a accepté. Le regroupement du Travail et de la Sécurité sociale est venu avec le gouvernement suivant.

À cette époque, on avait des attentions à des questions d'honorabilité et de moralité. Au moment de la formation de son gouvernement, de Gaulle, l'ayant convoqué dans son bureau, lui demande s'il n'avait pas de maîtresse. Il lui a répondu : « le PCF ne me donne pas les moyens d'entretenir une danseuse. » Cela le faisait rire. Par la suite, Papa sera toujours surveillé par la police. Jules Moch, ministre de l'Intérieur, a essayé de faire enquêter sur des trucs dont mon père ne pouvait être accusé. Mais lui va s'y intéresser en protestant : « Vous n'êtes pas obligé de me surveiller tout le temps. »

Après, on ne pouvait pas parler de Papa et de son rôle fondateur pour la Sécurité sociale. Mais on parlait toujours de Laroque et on le mettait en avant. Ils ont même fait une place Pierre Laroque, avec comme légende sur la plaque « fondateur de la Sécurité sociale ». Ils ont vraiment essayé de rayer Papa de l'histoire.



Chapitre III

Une fois les ministres communistes révoqués

Sur le plan des moyens de vivre, ils tiraient, tous les deux, le diable par la queue... Le parti recevait d'office son traitement de député ou de ministre, mais à ce moment-là, les ministres n'avaient pas plus que les députés. Et papa n'avait pas assez du traitement que lui versait le parti, la paye d'un ouvrier qualifié, comme c'était la règle pour les députés communistes. Papa allait une fois par mois en métro, au 44, rue le Pelletier, le siège du Parti, chercher son salaire en espèces. En fin de mois, il faisait attendre Maman, un jour ou deux, pour gagner un peu de temps, parce qu'il était très juste. Je ne pense pas qu'il la trouvait dépensière, mais il voulait qu'elle y arrive mieux. Pour ma mère, c'était un peu pénible. Pour mon père, c'était normal. Il a toujours manqué. Il touchait une paye d'ouvrier spécialisé.

Quand il était ministre, sa secrétaire lui dit un jour : « Est-ce que vous touchez une enveloppe ? » Elle avait appris que c'était ce qui se passait pour

« Pour mon père c'était normal. Il a toujours manqué »

d'autres ministères, sur des fonds spéciaux. En général, le ministre s'en servait pour ses bonnes œuvres. Ou plutôt il en gardait la plus grosse partie pour lui, et en donnait une petite partie pour récompenser un personnel proche, particulièrement investi. Papa répond donc à sa secrétaire : « Je suis désolé, je ne suis pas au courant. Mais je vais me renseigner. » Il va à la Présidence du conseil. Là on lui a répondu : « Non cela n'existe pas », ainsi qu'aux autres ministres communistes. Mais ces enveloppes circulaient bien, à la fin de certaines réunions et le personnel des ministères était bien au courant. J'ai bien connu cette secrétaire. Elle m'a confirmé qu'il lui avait répondu : « Je ne touche absolument rien en dehors de ce que l'on me donne au Parti. Lui et Maman ont eu seulement un peu d'aide du parti, au moment de partir en Italie. Maman n'avait pas de robe de soirée. Et avec l'aide du parti

ce fut la seule et unique robe de soirée qu'elle ait eu de sa vie.

Pour finir le mois, ils étaient tellement justes que je suis allée faire des courses sans payer, en disant qu'on payerait plus tard. Les commerçants connaissaient bien mes parents et acceptaient. Pendant qu'il était député, Maman travaillait pour les œuvres sociales d'EDF. Elle tricotait une brassière par jour, ces petites vestes en laine qu'on met aux bébés. L'EDF offrait une brassière en cadeau aux bébés qui naissaient. Maman, donc tricotait et elle était payée pour ce travail.

Étant député parisien, papa n'avait pas, comme les députés de province, des frais pour l'hôtel, (ce qui leur permettait parfois d'avoir un petit surplus, par rapport à ce qu'ils dépensaient réellement). Papa n'avait pas de défraiement de frais. Papa s'est toujours plaint d'avoir toujours manqué d'argent. On a retrouvé les biographies qu'il remplissait régulièrement dans sa jeunesse, à l'intention de sa hiérarchie dans le parti. À l'époque où il est « permanent », à la rubrique « Fonction » il écrit : « fauché en permanence ». C'est dans les papiers qu'on a vu revenir des archives de Moscou. Il semble qu'il en ait beaucoup souffert, sans le dire.

À ce moment, les budgets des familles étaient surtout alimentaires. Papa était revenu d'Algérie et du bagne de Maison carré comme un très petit mangeur. Il ne pouvait pas manger deux fois les mêmes choses et en petite quantité. Il avait beaucoup maigri à son retour d'Algérie. Il avait eu de la dysenterie. À sa sortie du bagne, il avait perdu 30 kilos, comme d'ailleurs l'ensemble de ses compagnons. Il n'a jamais remangé normalement. Maman a toujours supporté. Mon père a toujours crevé de faim, et cela, même au début quand il était jeune, menant sa vie de dirigeant syndical et de militant communiste.

Pour ses vêtements, lors de ses obsèques, il est parti, avec le costume qu'il avait tous les jours. Il avait un deuxième costume qui a été donné au grand-père, le père de ma mère. Il n'avait que deux costumes. À cette époque, pas de voiture, pas de vacances, sauf pour aller quelques jours dans la famille. Il allait dans le sud, chez sa sœur. Il espérait y être tranquille. Mais elle annonçait toujours son arrivée autour d'elle, si bien qu'il avait chaque fois une ou deux réunions publiques où il devait aller.

La solitude d'une fille de député

J'allais au cinéma, une fois de temps en temps. Maman me donnait pour le prix du billet et me disait : « va demander à ton père qu'il te donne quelque chose. » Avec ça, ce que j'adorais, c'était une glace. J'étais un peu solitaire. Pour beaucoup de gamines de l'école, il ne fallait pas qu'elles me fréquentent, parce que leurs parents leur disaient : « Son père est communiste. »

C'était à cause de cette situation que je n'allais pas trop vers les autres élèves et que j'ai toujours été très seule. Mais j'ai toujours été habituée... Quand tu es fille unique... ! Il y avait des filles, cela ne leur posait pas de problème d'aller avec moi, d'autres, si. Des copines, j'en ai eues. Mais elles ne venaient pas à la maison. Ce n'était peut-être pas facile pour elles, non plus. Mon plus grand bonheur était d'avoir mon père et ma mère. Et je lisais beaucoup. Je devrais tous les livres qui me tombaient sous la main. Je n'avais jamais le temps de m'ennuyer.

« Son père est communiste »

Et puis, il ne fallait pas que je me fasse remarquer. Il ne fallait pas que je courre les garçons. Il ne fallait pas qu'on dise, dans le quartier, que la fille du député ne se tenait pas bien.

Une vie trépidante et épuisante

Il ne se soignait pas. Il prenait sur lui. Il ne laissait pas paraître. Il ne se plaignait jamais et ne parlait pas s'il avait quelque chose qui n'allait pas. À son retour d'Algérie, il ne s'est pas soigné. Il était quelqu'un qui n'avait jamais vu un médecin. Un jour, en m'emmenant à la clinique des Bluets, un cardiologue avait voulu le voir, lui. Il s'est débrouillé pour échapper. Il venait pour moi. Il ne venait pas pour lui. Et pourtant à la Santé, il avait eu de gros problèmes dentaires. Il n'avait pratiquement plus de dents. À la fin de la visite, ils ouvraient la petite porte du box où nous étions, pour qu'il puisse nous embrasser. C'est alors que je l'ai vu, un jour, sans dents. Mais il était très fier. Il ne voulait pas que je m'en aperçoive. Il s'est fait refaire les dents pendant son temps à la Santé. Il ne se les a jamais fait refaire par la suite. Ils avaient alors probablement des professionnels de qualité. En plus, c'était quand même des parlementaires.

Quand il est parti, comme il était le premier de cette génération à disparaître, les camarades du parti ont dit : « il faut prendre des précautions. » Mais lui, il disait toujours : « Je suis un montagnard. Je suis un savoyard. » Il était très fier d'être un savoyard. C'était sa façon d'affirmer sa force de résistance.

Des réunions le fatiguaient. C'était souvent qu'il y avait des problèmes à régler avec les camarades et pas seulement les grèves ! Il fallait qu'il aille « régler » ! Qu'il aille s'occuper des questions telles que le secrétaire d'un syndicat qui était parti avec la copine qu'il ne fallait pas. C'était dur. Il allait tout seul à la gare. Dans la ville, il allait tout seul à la réunion. La réunion passée, les copains lui disaient « au revoir ». La nuit à l'hôtel... Parfois pas d'eau chaude. C'était l'hiver. Et le lendemain, il repartait en train. C'était très dur.

Ils n'auraient jamais eu un spectacle payant pour eux. Je n'ai aucun souvenir d'un spectacle où nous serions allés ensemble ou bien où ils seraient allés tous les deux. Maman disait : « Le vendredi, j'aurais voulu aller au cinéma ». Mais ils n'y allaient pas. Souvent, Papa partait avec sa petite valise pour une réunion en province et Maman restait seule. Cependant Maman n'était pas aigrie. C'était un grand amour. J'aurai aimé avoir un mariage comme maman. On a retrouvé des lettres qu'ils se sont écrites avant le mariage, pendant la brève période précédant l'arrivée de Maman à Paris. C'était ce qu'on appelait des pneus, c'est-à-dire des télégrammes. C'est très délicat. Il ne la connaît pas depuis longtemps. Il la vouvoie. Ils ont raconté qu'elle avait fait toute une histoire, parce qu'il lui aurait touché le genou dans un jardin public. Ils ont été romantiques...

Et moi, j'ai eu une relation très forte avec lui. J'ai toujours vécu intensément avec mon père. Je n'ai pas besoin d'aller sur sa tombe. Il est suffisamment fort en moi pour la façon dont je l'ai aimé. Il a tellement été attentionné. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Cela a pu me poser des problèmes pour rencontrer un autre homme..., peut-être par rapport à mon mari...

Mon mari aussi avait eu beaucoup de difficultés dans la vie. Pour mon mari, quelque part cela fut beaucoup plus dur. Mais j'ai eu des parents très chaleureux. Avec mon mari et mon fils, nous sommes allés vivre chez ma mère. En un sens, j'ai sacrifié ma vie à ma mère. Ma mère devait venir dans la Nièvre. Mais elle n'a pas pu s'y habituer. Elle n'y est jamais venue s'installer définitivement. Elle restait dans la Nièvre environ six mois par an, pendant les beaux jours, et revenait ensuite à Paris le reste de l'année. À l'époque, je ne pouvais



Jean Amblard, *Gloire à Croizat et J...*

plus quitter Maman et la laisser seule. Elle aimait beaucoup Pierre son petit-fils.

La culture

Maman était une ouvrière du Doubs. Elle n'était pas bête du tout. Elle avait une conscience en elle. Elle avait du bon sens. Mon père ne la considérait pas du tout comme une idiote. C'était une époque où l'on avait des artistes dans certaines réunions politiques, beaucoup d'artistes. Parmi eux, dans le cinéma, il y avait Paul Francoeur, un acteur de cinéma de premier plan à l'époque, très proche des milieux populaires. Il habitait le XIV^e arrondissement. Lui et Papa

avaient beaucoup d'affection entre eux. Il venait parler à mon père. On discutait ensemble. J'avais entre 15 et 20 ans. Cela m'a amenée à beaucoup lire, à aller au cinéma.

Au théâtre aussi. Gérard Philippe était un magnifique comédien. Il me considérait comme une sœur. Il m'embrassait. Il venait me parler. Quand il y avait une réunion à Paris sur la culture populaire ou la culture en général, il y avait beaucoup de gens comme Gérard Philippe. Ils intervenaient et ensuite on parlait. La culture était importante. Papa allait à des manifestations culturelles. Du moins, il y allait quand c'était possible avec son emploi du temps très chargé. C'était un concept que la culture était indispensable à la classe ouvrière. Les couches populaires devaient pouvoir accéder aux connaissances et à la culture.



Liberty and Honor to Ambroise
Jean-Pierre Timbaud (1952)

En particulier, parmi les métiers d'artistes, il rencontrait des fondeurs, des gens qui faisaient des bronzes, des statues en bronze. Ils étaient métallos, proches du syndicat. Ils lui ont offert, par exemple,

la Boule qui est là. Il y a aussi dans ma chambre une œuvre de Dalou, une statuette en bronze d'un sculpteur de renom, représentant un bûcheron, dans le goût de l'époque. À la Maison des métallos, 94 rue Jean-Pierre Timbaud, on exposait des tableaux. Il y a eu encore récemment des œuvres de Jean Amblard et de Boris Taslitzky. Sur un des tableaux d'Amblard, on voit Croizat ceint de son écharpe tricolore et portant la médaille de l'Assemblée Constituante et à son côté Jean-Pierre Timbaud, avec des traces de sang sur sa chemise, dues aux balles qui l'ont fusillé. Sur leur gauche, un groupe de représentants du prolétariat qui les observent. Au milieu, une enclume qui symbolise le travail du métal. Jean-Pierre Timbaud était de la même génération qu'Amblard. Aujourd'hui, cette œuvre est partie en Savoie dans la commune de La Léchère, dont fait partie Notre-Dame-de-Briançon, où est né Ambroise.

Mon père n'avait pas de musique dans les mains. Mais il avait lu. Il a toujours aimé lire. Sa bibliothèque est encore là. Il avait lu l'œuvre majeure de Darwin, *De l'évolution des espèces*. Il a lu aussi sur la religion. Il était athée, mais intéressé par les religions. Il avait un esprit ouvert et tolérant. À l'occasion du voyage en Italie, plutôt que de rendre visite au Pape, il fut heureux de visiter le musée du Vatican, guidé et très impressionné par le conservateur, Redig de Campos et ses brillantes explications⁵.

À la recherche d'un petit coin tranquille dans la Nièvre, un an avant sa mort

À cette époque, n'allant pas en vacances, on allait donc dans la famille, chez ma tante. Mais celle-ci faisait qu'il avait trop de réunions publiques où il devait encore aller. En 1949, on avait des amis qui connaissaient Saint-Saulge, un bourg de la Nièvre. Nous y sommes

5. Rapporté par Bernard Auffray dans l'ouvrage précédemment cité.

allés en remontant du midi. Mon père s'est cantonné à acheter une petite maison de deux pièces avec garage, sur le bord de la route, à l'angle de la petite rue Sainte-Catherine. Plus tard, mon mari a fait une salle de bain et des toilettes dans le garage. Après le décès de Maman, il se vendait à proximité une autre maison, plus éloignée de la route et qui présentait l'avantage d'avoir un jardin. Nous avons vendu notre première maison et acheté avec l'argent de la vente celle où je suis maintenant. Ceci fut fait en 1979, mais mon mari est décédé en 1980.

« **Croizat, comme le ministre ?** »

En 1949, pour acheter la petite maison, sur le bord de la route en bas de la rue, mon père n'avait pas de moyens. Il a vendu deux carabines qui lui avaient été offertes par les ouvriers de Manufrance et une sacoche en crocodile. Pour le reste, il a emprunté de l'argent à Sylvio, son ami et son secrétaire parlementaire. Celui-ci avait trois brasseries dans les alentours de la gare du Nord. Ils arrivent chez le notaire qui engage la conversation : « Croizat comme le ministre ? – Non, non c'était le ministre... - Mais monsieur Croizat, j'ai d'autres biens plus intéressants à vous présenter et qui vous conviendraient mieux. – non ! non ! On va en rester là » Quelques temps après, il y a eu un article dans la presse adverse locale avec une photo d'un château, prise ailleurs et un titre « le château des Croizat. »

La fin de Papa

Peu après cet achat, Papa est décédé d'un cancer des poumons. On dit un cancer des fumeurs probablement. Jusqu'à la fin, il a été inconscient qu'il allait mourir. Il va intervenir à l'Assemblée jusqu'à quelques mois de sa mort. Il est opéré à Lyon en novembre 1950. Il ne se remet pas. Il part en février 1951.

Pour les lois sur le travail, la plupart du temps, c'était lui qui intervenait dans le groupe des députés communistes. La seule fois où il fera intervenir un autre, ce sera Marius Patinaud, peu avant sa mort, qui lira le discours qu'il devait prononcer. Je suis souvent allée à l'Assemblée. Il m'a emmenée à son banc dans l'hémicycle. À la fin, il ne pouvait plus fumer. Je n'avais pas beaucoup d'argent. Mais je lui achetais des bonbons. J'y allais bien sûr un jour où je n'avais pas école. En 1947, j'avais 10 ou 11 ans. Il disait : « Nous les communistes, on doit toujours être à l'heure et on doit faire mieux que les autres. » Quand il a été fatigué, je me souviens que souvent, un chauffeur l'attendait. Un chauffeur avait été mis à sa disposition deux ans avant sa mort. Mais je ne sais pas si c'était par la Fédération des métaux ou par le Parti.

Papa et Jean Breteau qui était son secrétaire général adjoint, se sont toujours bien entendus. Cependant, il y a une dernière lettre où il lui a fait des reproches sur la question du budget. « Si on continue à dépenser l'argent des métallos on ira sous une tente... » et il poursuivait : « Ce journal, ça ressemble à un catalogue de la Redoute. » Il voulait dire que c'était trop luxueux. Papa n'était pas facile avec l'argent. Mais sinon, avec Jean Breteau, ils étaient en très bonne relation. Il sera secrétaire général après sa mort. Il épousera la secrétaire de Papa, Yvonne Breteau.

Pour en revenir à ce courrier adressé à Breteau, il l'a rédigé à l'hôpital, sur ce qui allait être son lit de mort. Breteau, qui le remplaçait à

ses fonctions, avait eu la bonne idée de sortir un quatre pages en couleur. À ce que je me souviens, on parlait surtout de la vie chère dans ce tract. Un exemplaire est arrivé sur son lit d'hôpital. La comparaison avec un catalogue de la Redoute venait de ce que, lorsqu'il avait été jeune, il faisait partie de cette génération de militants à qui on confiait un billet de train pour aller faire une réunion à telle ou telle destination et des brochures de propagande. On leur disait : « Quand tu auras vendu les brochures, tu pourras t'acheter le billet retour ».



Défilé parisien pour les obsèques d'Ambroise Croizat, 1951 © DR | coll. IHS CGT Métaux

Alors il faut imaginer, un quatre pages en couleur, c'en était trop ! À propos de son esprit gestionnaire, on a retrouvé une très bonne coupure de presse caricaturale émanant de ses adversaires et disant : « Si ce qu'on raconte sur la gestion par Croizat de son ministère est vrai, il est urgent de le nommer Ministre des Finances. »

Le contact avec les travailleurs

Mon père avait le contact facile avec les travailleurs. Lors de la visite qu'il a pu faire à Notre-Dame-de-Briançon, ayant demandé à aller dans la maison qui avait été celle de son père quand il avait travaillé là, nous sommes reçus, lui, Maman et moi, par la famille ouvrière qui y est alors logée. Ils sont bien évidemment tout embarrassés. Mon père cherchant à détendre l'atmosphère dit au père qui ne savait que dire : « Du rouge ! Rien qu'un fond de rouge, ça ira. » J'étais de ce voyage avec ma mère. Nous sommes allés au chantier du barrage de la Girotte. C'est moi qui suis devant ma mère, sur la photo, dans une tenue qui était à la mode, ces années-là pour les filles de mon âge, en « barboteuse ». Ce jour-là, j'ai même été faire des bêtises en allant jouer dans les wagonnets du chantier. Je voulais aller voir le bas du Mont-Blanc et je croyais que c'était à côté. C'est un ancien soldat allemand qui travaillait comme prisonnier sur ce chantier qui m'a ramenée après que je me sois perdue.

« Du rouge ! rien qu'un fond de rouge, ça ira »

Une autre fois, dans une visite d'inauguration d'une caisse de sécurité sociale du Nord, on raconte qu'il trouve le moyen de disparaître du cortège officiel. On le cherche partout. On le retrouve dans un bar en train de jouer aux fléchettes avec les travailleurs qui étaient là. En quelques minutes, il avait noué le contact avec eux.

Dans ses années de responsabilités, soit comme ministre, soit comme député, il y avait Sylvio Camellini, son secrétaire parlementaire qui était pour lui un véritable copain. Il était mon parrain, c'est-à-dire qu'il me faisait parfois de petits cadeaux et même de gros cadeaux. C'était quelqu'un de très gentil. Il avait une voiture ce qui était suffisamment précieux et rare à l'époque. Il était aussi commerçant de profession et patron de trois brasseries dans Paris, à proximité de la gare du Nord. C'était un communiste, mais on disait de lui que tout ce qu'il touchait devenait de l'or. Dans leurs tournées, quand ils arrivaient à dégager un peu de temps, au milieu de leurs activités, mon père demandait à Sylvio de l'emmener dans l'une de ses brasseries. Ils s'arrêtaient pour boire un coup et son plaisir était de faire une belotte avec les porteurs de bagages de la gare.

Dans l'immeuble, lorsque les gens avaient besoin de quelque chose, ils venaient frapper à la porte. Rue Daguerre, on était au troisième dans un immeuble de six étages, sans ascenseur. On lui écrivait aussi. On a retrouvé dans le courrier de 1938 un exemple : des gens lui écrivaient pour qu'il intervienne pour qu'ils aient un billet de train auprès de la SNCF, pour aller voir un vieux parent. Il écrivait pour leur faire avoir le billet. Il avait des permanences à la Mairie du XIV^e. Il y allait très souvent, assurant lui-même ses permanences. Il arrivait aussi qu'il se fasse remplacer. Parfois, c'était la secrétaire de la fédération, Yvonne, qui lui assurait l'une de ses permanences.

Les amis de Papa

Avec Marcel Paul, ils s'entendaient très bien tous les deux. Marcel Paul m'aimait beaucoup. Chaque fois qu'il me rencontrait, il avait beaucoup d'attention. Ils étaient vraiment des amis et avaient une même conscience politique et une même attention à la classe ouvrière. C'était la même chose avec François Billoux. On avait vécu avec sa femme

Josette et sa fille Hélène jusqu'à ce qu'elles soient arrêtées. Ensuite, ils avaient été ministres ensemble. Quand nous n'avons plus été que toutes les deux, avec Maman, François et Josette Billoux nous invitaient.

Fille de ministre et de député, les colos, Beauvallon, mon rattrapage de scolarité

Après la guerre, beaucoup d'enfants de députés communistes sont allés au château de Bois-Larris, à côté de Chantilly. Il y avait aussi des enfants dont les parents avaient été déportés. J'y suis allée avec Hélène, la fille des Billoux. Il y avait des instituteurs, pour nous aider à rattraper les années de guerre. C'était en externat. Il y avait du soutien scolaire, en somme, pour des enfants ayant des difficultés scolaires. Les américains et les anglais avaient participé au financement



L'école de Dieulefit, à Beauvallon © DR

de cette colonie. J'ai gardé une photo où je suis avec l'ambassadeur d'Angleterre, Duff Cooper, qui est par ailleurs l'oncle d'un ancien premier ministre anglais, James Cameron.

À ce moment, un jour j'ai dit à mon père : « Papa j'aimerais être ta secrétaire. » Voyant bien les difficultés que j'avais, il m'a répondu qu'il faudrait que je travaille beaucoup : « Liliane, il faudrait que tu fasses des études, que tu fasses l'ENA. » En fait c'est plusieurs années après, que j'ai pu me remettre à niveau. Vers l'âge de 16 ans, je suis allée à Beauvallon. C'était une école extraordinaire. Cela m'a remise au point de partout. C'était en 1952. À cette période, je n'acceptais pas trop la disparition de mon père. J'avais un caractère pénible avec ma mère. Je suis restée trois ans à Beauvallon. J'ai travaillé la littérature. C'était un établissement privé dépendant d'un Institut J. J. Rousseau de Suisse. La directrice que j'ai adorée, Madame Soubeyrand, était protestante et communiste, ce qui faisait beaucoup. S'il y avait un problème, il y avait une démocratie des enfants. À ce moment-là, beaucoup de gens de Dieulefit, la ville des justes, ont aidé. En trois ans à Beauvallon, c'est ce qui m'a le plus apporté. Mon problème c'était « Toi, la fille du ministre... » et en plus je n'avais plus mon père. Avec ça, il faut bien imaginer que j'avais beaucoup de difficultés.

Cependant, Papa me considérait. Il m'emmenait souvent au Parlement. Il y a eu une relation très forte entre moi et mon père. Je me trouvais une nullité à côté de lui. Je ne me sentais pas capable de faire des études. Il l'aurait voulu. Mais il me manifestait qu'il me considérait. Il ne m'emmenait pas à des réunions, mais il voulait que j'apprenne auprès de lui tout ce que je pourrais. Il considérait que j'avais été lésée. On a toujours été fusionnels, lui et moi. Lui, cela ne lui posait pas de problème que je n'ai pas fait de bonne scolarité...

Souvenirs sur la famille d'Ambroise

Papa avait l'habitude de faire des lois et d'organiser les choses. Mais il a eu des difficultés pour lui-même... Il s'installe dans le XIV^e avec ma mère, en 1936. Il a environ 35 ans. Mais alors sa première femme dont il avait été éloigné depuis ses vingt ans et son service militaire, se manifeste à nouveau et ne veut pas divorcer. Si bien qu'il n'a pu se marier qu'en 1939. À ma naissance, en 1936, il va à la mairie du XIV^e pour me reconnaître. On lui dit : « Mais Monsieur ! Vous ne pouvez pas. Vous êtes marié avec madame Girod » Scandale ! Ma fille est batarde ! Il arrive à divorcer en février 1939 et me reconnaît alors à la mairie d'Alfortville, le 10 février. Le 12 mars 1939, mes parents se marient. Mais il est arrêté le 7 octobre 1939.

Jusque-là, ma mère oublie de me reconnaître. Mais en 1940, lors de l'incarcération de mon père, elle a besoin d'une fiche d'état civil. Après avoir franchi diverses difficultés, elle parvient alors à me reconnaître, moi sa fille Liliane.

« Je te présente Daladier... - Je ne dis pas bonjour à ça »

Ils avaient un grand amour tous les deux. Il arrivait à se réserver un peu de temps pour nous. Maman, il l'a aimé passionnément jusqu'à la fin de sa vie. Il n'aimera que sa femme. Je les gênais de temps en temps. Ils me faisaient descendre vers la concierge. Elle me disait, « Liliane reste un peu avec moi ». J'aimais bien la concierge.

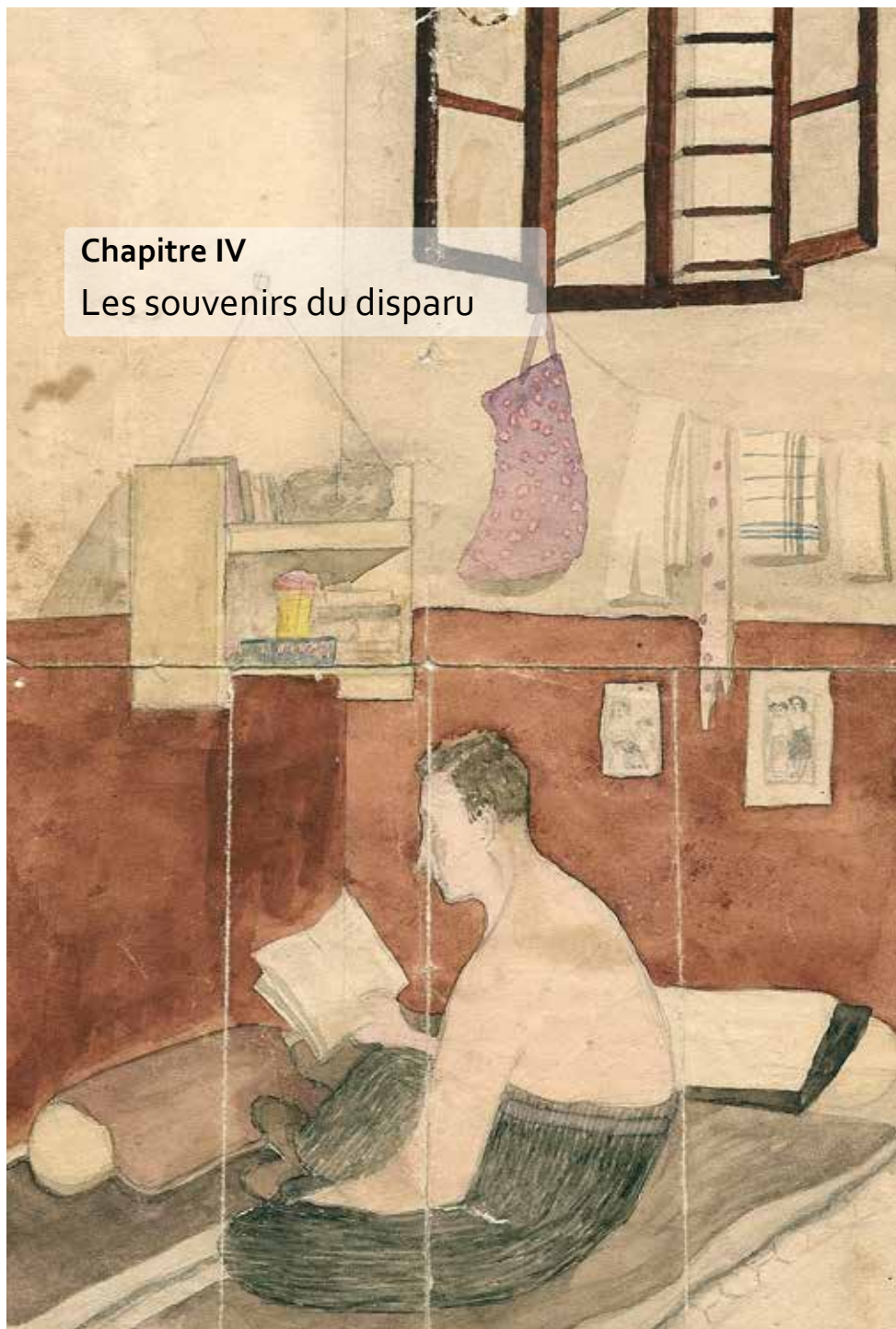
Les adversaires de mon père qui ont été à l'origine de son incarcération, je n'ai jamais pu les supporter. Un jour, après sa révocation du ministère, il me fait une blague, pour voir ma réaction. Avec un copain du parti, il me dit : « Je te présente Daladier. » Je me suis tournée et je lui ai répondu : « Je ne dis pas bonjour à ça. »

Papa et Germaine Girod, sa première épouse, ont eu un fils qui s'appelait Roger. Roger est mort un an avant son père. J'ai connu Roger quand j'avais 10 ans. Il a été adorable. En 1946, Roger avait besoin de son père. Étant dans la marine, il voulait pouvoir démissionner pour se marier. Il est mort d'un accident de chantier à l'EDF, électrocuté lors d'une intervention sur une ligne à haute tension. Il a eu une fille, juste avant de mourir. Mon grand regret, c'est que mon frère n'ait pas vécu. À l'enterrement de Roger, Maman a rencontré la première famille de Papa.

Par la suite, vu que ma belle-sœur avait une petite fille de quelques mois, nous ne nous sommes pas imposés. On s'est revus une fois en 1972. Quand mon mari meurt en 1980, je lui écris. Mais la lettre revient avec la mention : « n'habite plus à l'adresse indiquée ». Ma nièce Michèle doit avoir environ 63 ans maintenant. Récemment, en revenant de St-Nazaire, pour une inauguration, j'ai retrouvé ses coordonnées, dans l'Ardèche. Je l'ai appelée. Elle en a été contente.

Chapitre IV

Les souvenirs du disparu



Après la mort de papa, cette disparition a laissé un grand vide dans la vie de ma mère. Elle a compris qu'il n'y avait plus rien à faire. Elle s'est repliée sur elle-même, ce qui fait que les gens qui étaient comme lui ne sont pas vraiment venus s'occuper d'elle. Quand on les rencontrait, dans une réunion politique, ils étaient très sympathiques. Mais personne n'est venu lui dire : « Denise, viens. » Elle s'est remise à travailler. Elle s'est remise à acheter des blouses. Cependant, dans le quartier, la femme du député c'était quelque chose.

À la mort de mon père, elle était trop jeune pour percevoir sa démission de député et à ce moment, les ministres n'avaient rien de plus. Cherchant à travailler, elle a trouvé d'abord à faire du ménage chez l'ambassadeur d'Italie. Je n'étais pas d'accord. Je suis allée au siège du parti. Les camarades n'ont pas voulu non plus. Ils l'ont mise à apprendre la dactylo au journal *L'Humanité* ou dans un autre journal, pour faire les étiquettes d'abonnement. Mais au bout d'un certain temps, elle est tombée malade, ne sachant plus où elle était dans la rue. Pour survivre, elle a finalement gardé les enfants d'un couple du parti qui habitait l'immeuble et cela jusqu'à ce que je me marie. Après elle a dit : « Je vais dans la Nièvre. » Mais elle s'y ennuyait à mourir. Donc elle en revenait chaque année après la belle saison.

Je me suis mariée en 1963. Mon mari était un ouvrier maçon dans le bâtiment. Il travaillait dans une moyenne entreprise. L'année d'après nous avons eu mon fils Pierre. Maman aurait aimé que mon fils s'appelle Ambroise comme premier prénom. Mais je pensais que ce serait trop lourd à porter pour lui. Il a été appelé Pierre Ambroise François. Papa s'appelait Ambroise Victor.

Ma vie professionnelle

J'ai eu de la chance d'entrer aux impôts par la petite porte, comme employée de remplacement. Il y avait des mois où j'étais licenciée et des mois où je revenais. J'ai ensuite été reçue au concours d'agent de bureau, sur liste d'attente. J'étais encore appelée pour des remplacements. Et je suis restée dix ans à attendre une titularisation. Ils me la refusaient officiellement pour raison médicale. Il est possible aussi que mon nom de jeune fille ait pu avoir une influence dans la longueur de cette attente. Finalement, il a fallu une intervention syndicale et une contre-expertise pour que cela se règle. Deux ou trois ans après, j'ai passé un nouveau concours d'agent de constatation, puis, avec l'âge, par promotion interne, je suis passée, assez tard, contrôleur au choix. C'était alors les années d'après 68. J'ai fait 43 ans aux impôts. Les dernières années, alors que j'aurais pu prendre ma retraite, les camarades me disaient : « Mais tu es toujours là. » Mais j'étais seule avec un fils.

Mon mari est mort à 50 ans. Pour sa pension de reversion, il fallait attendre que j'aie 60 ans. Je suis restée rue Daguerre jusqu'à la retraite. On a alors vendu l'appartement, et cela nous a permis de tout refaire ici à Saint-Saulge.

Après la mort de mon père, à certaines occasions, par exemple le 8 mai, pour l'anniversaire de la Libération, le parti nous demandait à Maman et à moi de participer à des cérémonies de fleurissement de monuments aux morts ou bien à des inaugurations de maisons de repos portant le nom de mon père. Nous y allions avec mon mari et mon fils et avec Maman, invitées en tant que femme et fille d'Ambroise Croizat.

Mais pour Maman, cela ne lui remplissait plus sa vie comme du temps de papa. Elle s'est un peu isolée. Elle n'a pas voulu refaire sa vie. Quand j'allais au siège du parti, au 44 rue Le Pelletier, j'y allais sans ma mère.

J'allais voir Jacques Duclos. Il était sympa avec moi. Elle a continué à répondre toujours favorablement à ce qu'on lui demandait. Mais je comprends bien que sans son mari, elle sentait qu'elle n'avait plus d'importance. Elle a beaucoup souffert de la mort de mon père.

Mais pour évoquer ce pourquoi on pouvait la solliciter, il faut dire jusqu'où cela pouvait aller. C'est ainsi qu'après la mort de Papa, nous avons hébergé rue Daguerre un camarade espagnol réfugié. C'était suite à une demande des camarades du parti du XIV^e. Il ne sortait que la nuit. Cela pouvait faire des histoires.

**« Mais c'est l'Espagnol !
C'était lui qui avait été
caché chez nous ! »**

On l'a su par mon parrain Sylvio Camellini. Il vient un jour par hasard. Il croit que Maman a un amant. Il se fâche, demande des explications. J'étais là, à côté. Maman lui explique la situation. Il l'a très vite comprise, mais il est allé en parler au siège du

PC. Les camarades l'ont mis ailleurs, en disant à ma mère : « Denise, tu ne peux pas le garder. C'est trop dangereux pour lui. » L'Espagnol n'a jamais été repris. Il a continué sa vie.

À ce moment, Maman et moi, nous n'avons jamais su ni le nom de ce camarade espagnol, ni sa véritable identité. Ce n'est que très longtemps après que je vois dans un livre la photo de Santiago Carillo ! « Mais c'est l'Espagnol ! C'était lui qui avait été caché chez nous ! » Homme politique et écrivain, il avait succédé à Dolores Ibarruri, la Passionaria, comme secrétaire général du Parti communiste espagnol. Il avait été en exil pendant toute la période du Franquisme, activement recherché par la police secrète espagnole.

Il en avait été de même à Saint-Saulge. Il y avait eu une fille algérienne dont le frère avait été fusillé. Elle et son frère s'appelaient

Moati. Le parti l'avait mise chez ma mère, accompagnée de son compagnon. Ils étaient sans-papiers. Ils sont restés quelques semaines, puis nous n'avons plus eu de nouvelles d'eux. Avec Jacques Duclos, au siège du PC, on trouvait que cela risquait pour elle et pour eux. Pour ma mère, de toute façon, si le parti lui demandait quelque chose, c'était comme ça, parce qu'on avait fait la même chose pour nous pendant la guerre. Ma mère n'avait peur de rien.

Encore quelques souvenirs de Santiago Carillo, rue Daguerre

Dans cet appartement de 50 m² de la rue Daguerre, il y avait une salle à manger et une petite cuisine toute en longueur, une chambre avec un grand lit qui était la chambre de mes parents et une petite pièce donnant sur la cuisine qui était ma chambre, où il y avait donc mon lit et aussi le bureau de Papa. Quand il a fallu cacher l'espagnol, on le couchait dans cette petite chambre et alors, moi, je couchais avec ma mère à deux dans le même lit. D'ailleurs, une fois que mon père est mort j'ai toujours couché avec ma mère jusqu'à ce que je me marie. Quand je me suis mariée, ma mère est venue dans la petite chambre et avec mon mari nous avons occupé la grande chambre.

Durant tout ce temps, on n'avait pas de salle de bain. On se lavait à la cuisine et les toilettes étaient à l'extérieur, dans l'escalier, au demi-palier. Quand Papa se rasait, le matin, il était fier et j'attendais pour être la première à l'embrasser quand il était rasé. Il adorait l'essence de lavande, se plaisant aux parfums méridionaux. Il était connu pour cela au Parlement. Ce n'est qu'après la mort de mon mari, en 1980 que j'ai fait couper en deux la petite cuisine toute en longueur, pour faire dans une moitié une salle d'eau avec une douche, un lavabo et un WC.

Le jugement des générations

Je ne suis pas retournée au ministère. Heureusement ! J'aurais eu beaucoup de peine de m'y retrouver avec mes souvenirs.

Il a eu un enterrement extraordinaire. On a parlé de la participation d'un million de personnes, malgré le mauvais temps. La population française savait que ses conditions de vie avaient été transformées par le passage des ministres communistes. Et parmi eux, elle savait la part prise par Croizat¹. La génération antérieure à la sienne, celle qui avait vécu la guerre, avait aussi un grand attachement pour lui. Sa génération disait ensuite : « Si on laisse tomber, on perdra les acquis. » Et ils en tiraient la conclusion : « Il faut rester unis, pour ne pas les perdre. »



Le monument à la mémoire d'Ambroise Croizat, à La Léchère © DR

6. Les images de ces funérailles peuvent être visionnées sur <http://www.cinearchives.org/Films-447-185-0-0.html>.

Dans les années qui suivaient, les gens de ma génération se sont sentis encore concernés. Ils me posent des questions. Mais personne ne me disait : « Ah ! Ton père, il a fait la sécu. » On profitait de ce que les communistes avaient mis en place à cette époque. Mais ce n'est pas pour cela qu'ils avaient une reconnaissance particulière. C'était dommage. Mais c'était comme cela. Pourtant, tout de suite après, il y avait eu une grande admiration. Mais ensuite, il y a eu une génération peu politisée, ne sentant plus ce qu'il y avait eu de fait.

Ses adversaires ont beaucoup snobé mon père. Mais il était quelqu'un qu'on ne plaisantait pas. Même si on voulait l'ignorer ou lutter sans cesse contre son œuvre. Ce fut différent pour Bérégovoy. Ils se sont beaucoup moqués de lui, qui était aussi un ancien syndicaliste, mais on l'avait intégré dans la classe politique. Tandis que pour Papa ce fut pire. À Bérégovoy, on n'a jamais dit : « vous n'avez été qu'un métallurgiste ».

« Vous n'avez été qu'un métallurgiste »

On parle toujours de Pierre Laroque qui aurait eu un très grand rôle dans la création de la Sécurité sociale, ce qui est vrai, plutôt que papa. Mais il ne faut pas opposer leurs rôles respectifs⁷. J'ai vu plusieurs fois Pierre Laroque avec Papa. Par exemple, quand il venait le chercher pour aller quelque part. Un matin, Laroque est venu pour aller avec lui faire signer une nouvelle loi approuvée par l'Assemblée au Président du Conseil M. Bidault. Ils y sont allés à 9 heures du matin. Ils l'ont trou-

7. Pierre Laroque était un homme de la haute fonction publique qui a mis en forme les projets politiques, avec de grandes capacités administratives et d'organisation. Ambroise Croizat a été l'homme politique qui a entraîné autour de sa personne tout le peuple de gauche et les 5 millions de syndicalistes, dans une mise en place immédiate exigeant dévouement des militants et volonté d'aboutir malgré un certain scepticisme de départ et de nombreuses oppositions, en particulier dans certaines classes sociales.

vé particulièrement éméché. Ils lui ont dit : « On reviendra vous voir demain, Monsieur le Président. » Ce jour-là, cela avait quand même beaucoup choqué M. Laroque.

Quand Papa allait pour présenter un projet de loi, il y avait aussi les difficultés tenant au fait qu'il fallait passer le projet plusieurs fois devant l'Assemblée. Mais il avait beaucoup de problèmes, parce qu'il y avait sans arrêt des changements dans les accords de majorité. Papa n'arrivait pas à avoir la même majorité pour faire passer la loi.



Timbre commémoratif (2015) © Tabouret | La Poste

Il y a eu un courrier de 1991 écrit par Pierre Laroque. La Fédération CGT de la métallurgie avait organisé une commémoration pour les quarante ans du décès de Papa. Pierre Laroque avait été invité, mais il n'avait pu se déplacer, en raison de son âge. Il a envoyé ce courrier, dont il doit exister une trace dans les archives de la fédération. Selon mes souvenirs, parlant de ce que les gens devaient à Papa, il écrivait : « Tous les travailleurs du pays et même toute la population ont à l'égard d'Ambroise Croizat une dette de gratitude dont on ne mesurera jamais assez l'importance. Si M. Croizat n'avait pas été là, il n'y aurait rien eu de fait. » Il a dit aussi : « je n'ai jamais eu le pouvoir d'un ministre pour faire ce qu'a fait M. Croizat. Ce qui fut déterminant, c'est que le ministre, qui était un syndicaliste, a pu s'appuyer sur le soutien de millions de militants. »

Avec mon père, on avait tous les deux un grand respect mutuel. J'ai essayé de garder ce respect. Il était tellement droit ! Si je reste sincère dans ce que je dis de lui, je le lui dois, avant tout.

Je suis toujours agréablement surprise quand on vient me questionner à son sujet. Pendant des décennies, malgré le travail monumental qu'il a accompli, il est un peu tombé dans l'oubli, exception faite de la CGT et du parti dans lesquelles il a toujours gardé une grande notoriété. Depuis quelques temps, j'ai l'impression qu'il y a un frémissement d'intérêt autour de son personnage. J'aimerais seulement que la vie soit suffisamment généreuse avec moi, et qu'elle me laisse le temps de voir un jour un hommage de la Nation à ce fils qui n'a pas démerité. Mais j'ai déjà 76 ans et je n'ai pas l'impression que ce soit bien les orientations actuelles.



Cérémonie de dévoilement de la plaque commémorative installée à la station de métro Porte d'Orléans, le 12 mai 2015, en présence de Liliane Caillaud-Croizat © FTM-CGT



ih
Institut
d'histoire
sociale



la
cgt
métallurgie